



# **LA FORMATION DU LECTIONNAIRE DE L'ÉGLISE ARMENIENNE**

**R. P. Ch. RENOUX**

*O.S.B. (En-Calcat)*

Conférence donnée le 2 décembre 2001

lors du *Colloque à l'occasion des 1700 ans de l'adoption officielle du Christianisme par l'Arménie*

PARIS 2004

# LA FORMATION DU LECTIONNAIRE DE L'ÉGLISE ARMÉNIENNE

par

**R. P. Ch. RENOUX**

*O.S.B. (En-Calcat)*

Les trois lectures bibliques que l'Église Arménienne proclame lors de la célébration du *patarag*, lectures rassemblées dans un livre liturgique appelé *časoc*, le livre du repas (*čas*), du sacrifice eucharistique, renvoient à une histoire très ancienne. Il est impossible, bien entendu, dans la limite du temps imparti à cet entretien, de dérouler l'ensemble des phases historiques de la constitution de ce livre que, par la suite, l'on désignera aussi sous le nom de *Lectionnaire*. Nous n'évoquerons rapidement que trois périodes où il apparaît et se transforme, lesquelles constituent, semble-t-il, les grandes étapes de son histoire telle que nous pouvons la reconstituer aujourd'hui à l'aide de l'ensemble de ses manuscrits : l'étape des origines au V<sup>e</sup> siècle, celle du VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle, et celle du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle. Il faut toutefois, dès le début, relativiser la valeur de ces jalonnements historiques, car les manuscrits qui permettent de les atteindre ne sont pas des éditions princeps du *Lectionnaire* de chacune de ces périodes ; il faut plutôt les regarder comme les représentants d'une situation liturgique antérieure dont ils sont les témoins et qu'ils consacrent.

## I - L'ÉTAPE ORIGINELLE

L'invention de l'alphabet arménien, dans les premières années du V<sup>e</sup> siècle, plaçait le catholicos Sahak I<sup>er</sup> (387-438) face à un dilemme embarrassant : ou bien conserver les livres liturgiques grecs et syriaques dont on se servait jusque-là dans les régions du Nord et du Sud de l'Arménie, ou bien se lancer dans l'énorme et audacieuse entreprise d'élaboration d'une liturgie nouvelle en langue arménienne qu'il était désormais possible d'écrire.

C'est cette dernière alternative que le catholicos Sahak n'hésita pas à adopter. Et il le fit d'une manière drastique quant à la tradition liturgique syriaque jusque-là en vigueur dans le Sud de l'Arménie, puisqu'il la laissa complètement de côté, ainsi que le confirme l'absence totale de textes syriaques anciens parmi les documents du rite arménien en ses origines. Son regard se porta sur la tradition de l'Église de Jérusalem dont les usages étaient connus de l'Église arménienne, grâce aux contacts qu'elle avait avec des communautés grecques et grâce aussi aux pèlerins qui visitaient la Ville sainte. Tout un fonds hiérosolymitain, non seulement liturgique (*Lectionnaire*, *Hymnaire*, *Office des Heures*), mais aussi patristique (*Catéchèses* de Cyrille, *Homélies* d'Hésychius) entra alors dans le trésor de la littérature arménienne de traduction.

Un *Lectionnaire*, c'est-à-dire un recueil contenant les lectures bibliques tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament pour les diverses célébrations de l'année liturgique, existait très anciennement, à une époque que l'on ne peut fixer, dans l'Église hiérosolymitaine : on sait, en effet, qu'au III<sup>e</sup> siècle déjà, Origène fait allusion, dans ses *Homélies sur Samuel* prononcées à Jérusalem au cours de son séjour en Palestine, à quelques-unes des péripécies lues en carême, et qu'au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle les œuvres de Cyrille et d'Hésychius de Jérusalem, le récit de voyage de la pèlerine Égérie y recourent constamment. C'est ce *Lectionnaire*, un modèle antérieur à 439, qui fut traduit du grec en arménien, sans que nous connaissions cependant la date et l'auteur de sa traduction, ni comment il fut introduit en Arménie où sa présence est attestée de manière explicite au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle par plusieurs écrits arméniens. Ce texte exceptionnel, dont la forme arménienne originelle a survécu dans trois manuscrits arméniens du X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle dont l'un de la Bibliothèque Nationale de Paris, est le document liturgique le plus ancien de toutes les Églises.

Vos lectures bibliques actuelles des grands moments du cycle liturgique — Epiphanie et son octave, Quarantième jour de la Nativité, mercredis et vendredis de carême, Grande semaine, Pâques et

son octave, Ascension, Pentecôte, l'Apparition de la croix dans le ciel de Jérusalem, fêtes de la Théotokos, de la Croix en septembre, des apôtres Thomas, Philippe, André, Pierre et Paul, Jacques et Jean — sont toujours celles, avec les mêmes incipit et desinit, du document hiérosolymitain du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle. Il en va de même pour les commémoraisons de plusieurs saints de l'Ancien et du Nouveau Testament : les Saints Enfants de Bethléem, les prophètes Zacharie, Elie, Elisée, les Maccabées, Jean Baptiste, Antoine, les XL Martyrs de Sébaste, Cyrille et Jean de Jérusalem et enfin le protomartyr Etienne .

L'adoption de ce texte grec du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle explique aussi plusieurs des caractéristiques du *Lectionnaire* arménien actuel. Commençons par ce qui est le plus simple. Des cinquante livres canoniques de l'Ancien Testament, quarante-et-un seulement étaient lus dans le document hiérosolymitain, et vingt-cinq sur vingt-sept du Nouveau Testament ; les livres du *Lévitique* et des *Nombres*, des *Juges* et *3 Rois*, des prophètes *Osée*, *Abdias*, *Nahoum*, *Habaquq*, *Sophonie*, *Aggée* et *Malachie*, des *Chroniques*, de *1-2 Esdras*, d'*Esther*, de *Néhémie*, de *Tobie*, de *1 Maccabées*, de la *Sagesse* et du *Siracide*, n'étaient pas utilisés dans le *Lectionnaire* de la Ville sainte, et, pour le Nouveau Testament, la *Lettre à Philémon* ainsi que l'*Apocalypse* dont la canonicité est loin d'être universellement reconnue au IV<sup>e</sup> siècle. De ces vingt-deux livres dont les textes n'étaient pas proclamés dans la liturgie, dix seulement se sont vus réintroduits dans le *Lectionnaire* à la faveur des transformations qui lui ont été apportées au cours des siècles et dont parlerons par la suite : *Nombres*, *2 Chroniques*, *Osée*, *Sophonie*, *Nahoum*, *Aggée*, *Habacuc*, *Esther*, *Sagesse* et *Siracide*. La *Lettre à Philémon* et l'*Apocalypse*, qui sauf ignorance fort possible de ma part ne figurent pas dans le *Lectionnaire* actuel, apparaissent cependant dans des lectionnaires anciens pour la fête de Blaise et d'Onésime, les disciples de l'apôtre Paul, ainsi que pour celle du Trépas de l'apôtre Jean.

C'est encore à l'origine hiérosolymitaine du *Lectionnaire* actuel qu'il faut attribuer la présence de péripopes tout à fait adaptées en telle ou telle période de l'année liturgique : par exemple, la lecture d'*Exode* et de *Joël*, les mercredis de carême ; celle du *Deutéronome*, de *Job* et d'*Isaïe*, les vendredis de carême ; celle des *Actes* après Pâques, etc ... Plus qu'une fidélité envers une tradition vénérable, cette distribution des livres bibliques, toujours en vigueur dans la liturgie arménienne, exprime une vision de l'économie du salut héritée de l'Eglise-Mère de toutes les Eglises : pour prendre l'exemple des péripopes de la période quadragésimale que l'on vient de mentionner, c'est par le cheminement, l'*exode*, dans la foi et à travers les heurts et les difficultés que la vie impose à tous comme à *Job*, que nous parvenons au salut de la Pâques éternelle. À travers les lectures de chacune des grandes périodes de l'année liturgique, comme de celles de bon nombre de fêtes de saints, émane ainsi une pédagogie qui vise à faire des chrétiens de vrais participants du salut apporté et opéré par le Christ.

Après avoir rappelé, bien trop brièvement, la valeur spirituelle que revêtent les textes bibliques lus à divers moments de l'année liturgique, il faut aussi relever quelques caractéristiques du fonds ancien de votre *Lectionnaire* reçu de Jérusalem. Et d'abord l'attention très grande portée par ses compositeurs au choix des péripopes bibliques. En le parcourant, on ne peut manquer de remarquer d'abord que la présence de beaucoup de péripopes, toujours lues aujourd'hui, porte la marque de l'origine hiérosolymitaine du *Lectionnaire* et des années où il était pratiqué ; je n'en donnerai que deux exemples. Pourquoi, le jour qui suit la fête de l'Epiphanie, encore exclusivement fête de la Nativité du Christ à Jérusalem au V<sup>e</sup> siècle, lit-on la péricope de *Jean* 12, 24-26 (*Si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte beaucoup de fruit ...*) ? Ce jour-là, dans la liturgie de la Ville sainte au V<sup>e</sup> siècle, l'eucharistie était célébrée sur le lieu même où le diacre Etienne avait été martyrisé et où avait été édifiée l'église de la colline de Sion ; on y lisait donc un texte évangélique en rapport avec la mort d'Étienne, *grain de blé tombé en terre*. La même raison explique le choix de la lecture, le sixième jour de l'Epiphanie, de la péricope relatant la résurrection de Lazare (*Jean* 11, 1-46) ; ce jour-là, dans la Jérusalem du V<sup>e</sup> siècle, l'assemblée eucharistique se tenait dans l'église élevée sur le tombeau de Lazare que le Christ avait ressuscité. Tout au long de l'année liturgique, le *Lectionnaire* actuel porte ainsi les marques historiques et textuelles de son ascendance. Et la même chose pourrait être dite des chants psalmiques qui accompagnent les lectures bibliques.

Autre manifestation de l'enracinement hiérosolymitain du *Lectionnaire*. Au IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle, la célébration du Mystère du Seigneur, de globale qu'elle était — ainsi, on célébrait ensemble, à

l'Épiphanie, tous les événements ayant trait à l'Incarnation du Verbe de Dieu [Annonciation, Visitation, Nativité] et à Pâques, la Passion, la Mort, la Résurrection et l'Ascension du Christ —, se fragmente de plus en plus en fêtes séparées. Les péripécies évangéliques sont donc réduites de manière à correspondre exactement et uniquement avec l'événement célébré. C'est le cas, par exemple, de la péripécie évangélique, du dimanche des Palmes en *Matthieu*. Dans sa forme primitive, attestée par le plus ancien des trois manuscrits du *Lectionnaire*, elle comprenait la guérison des deux aveugles de Jéricho que Jésus rencontra alors qu'il était en route vers Jérusalem pour y faire son entrée messianique ; dans le *Lectionnaire* actuel, seul est proclamé le récit de l'entrée à Jérusalem. Des remarques analogues pourraient être faites quant aux péripécies évangéliques de Pâques et des jours qui suivent où l'on ne lit plus que les récits évangéliques concernant les apparitions du Christ, alors que dans sa forme la plus ancienne le *Lectionnaire* les faisait précéder de la lecture du dernier événement de la Passion — la mise au tombeau —, conformément à ce que signifie le mot *Pâques* dans la pensée paulinienne et la théologie des Eglises, *passage* pour le Christ de la mort à la vie. Le même désir d'une adaptation parfaite des lectures bibliques à la fête célébrée apparaît aussi lors de la commémoration des saints : s'il s'agit d'un prophète, d'un apôtre ou d'un évangéliste, l'une des lectures sera un passage de ses écrits ; pour d'autres saints, l'on fera appel à des textes qui les évoquent, et cela parfois de manière audacieuse : par exemple, pour la fête de l'apôtre Jacques, le 29 décembre, où est lu un texte de *l'Épître de Jacques*, le frère du Seigneur qui n'a rien à voir avec son homonyme, l'apôtre Jacques. Il s'agit là, bien entendu, d'un procédé d'adaptation que connaissent les lectionnaires de toutes les Eglises, mais il faut reconnaître qu'il est particulièrement développé dans le *Lectionnaire* de l'Eglise arménienne. Nous en verrons plus loin d'autres manifestations.

*Ce souci de la vérité historique et chronologique n'occulte pas cependant l'intention principale des organisateurs du fonds ancien de votre Lectionnaire. Celui-ci n'est pas destiné, en effet, par le choix et la délimitation des péripécies bibliques, à effectuer une représentation historique de l'événement célébré de la vie du Christ, ni de celle de ses saints. L'audition des lectures est suivie, en effet, de la célébration eucharistique, c'est-à-dire des rites qui perpétuent l'économie salvatrice opérée par le Christ. Les lectures bibliques sont partie d'un ensemble ; elles concourent, elles aussi, comme tous les autres éléments du paratexte, à l'actualisation et à la réalisation parmi nous du Mystère du salut. Avec elles, c'est Dieu qui nous parle, ainsi que l'annonce la très belle formule que proclament vos chœurs au cours du dialogue qui précède la proclamation de la péripécie évangélique.*

## II - L'ETAPE DU VIII<sup>e</sup> SIECLE

La partie ancienne du *Lectionnaire* dont nous venons d'esquisser quelques traits demeurera inchangée jusqu'au VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle, comme le prouve le traité du chorévêque Grigoris Aršaruni qui vécut dans les années 650?-729?, traité qui est intitulé : *Commentaire du Lectionnaire*. Dans cette œuvre où l'auteur explique de manière spirituelle, mais aussi un peu allégorisante parfois, le sens des péripécies lues dans la liturgie arménienne au VIII<sup>e</sup> siècle, il ne se réfère, en effet, qu'aux seuls textes bibliques du *Lectionnaire* reçu de Jérusalem, tout en témoignant cependant d'un commencement d'évolution dans l'année liturgique. En effet, il mentionne dans son *Commentaire* l'existence, avant les jours du carême, d'une période appelée *arajawor* ; toutefois, « elle est sans lectures », précise-t-il.

Durant les mêmes années, le catholicos Yovhannēs Anjewac'i (650?-728) insiste, dans son *Discours synodal* prononcé à Duin en 719, pour que soient lues, au cours des huit jours des fêtes de l'Épiphanie, les péripécies évangéliques relatant le Baptême du Christ. L'Épiphanie, exclusivement consacrée primitivement, en Arménie comme en Orient, à la célébration de la Nativité du Christ, ainsi que l'attestent les plus anciens, lectionnaires et hymnaires arméniens, géorgiens et grecs, s'est ouverte au thème de son Baptême, depuis que les Eglises grecque, géorgienne et syriaque eurent adopté la célébration de la Noël occidentale du 25 décembre. L'Eglise arménienne n'insérera jamais cette fête dans son calendrier ; par contre, à l'exemple des autres Eglises, elle fera entrer le thème baptismal dans sa liturgie par la lecture des textes évangéliques relatant le Baptême du Christ ; ils figurent à l'heure actuelle à l'Office du Matin des six jours qui suivent la fête de l'Épiphanie.

Autre réglementation d'Yovhannēs Anjewac'i qui entraînera une modification de la structure du *Lectionnaire*. Le catholicos prescrit, en effet, que durant les semaines du carême, les commémorations des saints — les Quarante Martyrs de Sébaste, Cyrille et Jean de Jérusalem — ne soient plus célébrées

à leurs dates fixes du mois de mars — le 9, le 18 et le 29 —, mais les samedis de la même période. Trois autres fêtes seront établies pour les trois autres samedis de carême : celle des Pères de l’Eglise les plus célèbres, celle de Théodore le général, et enfin celle de Grégoire l’Illuminateur sur laquelle nous reviendrons. En faisant ainsi de fêtes à dates fixes des fêtes mobiles, l’Eglise arménienne adopte la discipline des Eglises grecques, telle qu’elle avait été fixée au Synode de Laodicée (fin du IV<sup>e</sup> ou début du V<sup>e</sup> siècle) ; le samedi subissant l’attraction du dimanche, dont il ouvrait la célébration avec l’Office du Soir, était devenu un jour de fête et donc d’eucharistie, et cela même en carême.

Ces modifications apportées au *Lectionnaire* reçu de Jérusalem, et il en existe d’autres, manifestent clairement que le VIII<sup>e</sup> siècle constitue une époque charnière dans l’histoire de son évolution. La preuve en est administrée d’ailleurs par sept manuscrits du *Lectionnaire* dont le contenu correspond tout à la fois aux remarques de Grigoris Aršaruni dans son *Commentaire* et aux prescriptions du catholicos Yovhannēs dans son *Discours synodal* : apparition du thème baptismal dans les textes bibliques de la fête de l’Epiphanie, absence de la période *araġawor*, et célébration des saints reportées aux samedis de carême. Ces sept témoins, que les trois caractéristiques précédentes différencient des trois cent quarante autres manuscrits connus et plus tardifs du *Lectionnaire*, en dévoilent aussi plusieurs autres évolutions. La première, que l’on constate également dans les textes grecs et géorgiens de cette époque, consiste dans l’abrègement des lectures bibliques. Celles-ci, comme on l’a signalé précédemment à propos de Pâques, sont réduites exactement à l’événement du Mystère sauveur que l’on célèbre, tandis que d’autres, qui sont jugées trop longues, sont abrégées ; quinze péripopes du *Lectionnaire* reçu de Jérusalem perdent ainsi plusieurs de leurs versets.

Plus qu’en tout autre partie du *Lectionnaire*, c’est encore une nouvelle fois à la période du carême qu’ont été apportées plusieurs transformations. Au début du V<sup>e</sup> siècle, seuls les mercredis et vendredis de ce temps liturgique étaient pourvus d’un Office non-eucharistique célébré dans la soirée, selon une discipline en vigueur en Orient comme en Occident. Or, dans les dernières décennies du même siècle, des lectures bibliques apparaissent un peu partout dans l’ordonnance des Heures célébrées, quotidiennement désormais, le matin et le soir. Un aménagement du même genre fut opéré en Arménie, ainsi que l’attestent les sept manuscrits qui témoignent de la situation en vigueur au VIII<sup>e</sup> siècle ; les Offices du Soir des lundis, mardis et jeudis des semaines du carême sont tous pourvus de lectures, comme les mercredis et vendredis. Il fallait donc de nouveaux textes bibliques. L’Eglise arménienne fit alors un choix qui prouve sa vénération vis-à-vis de l’Eglise de Jérusalem. Dans le *Lectionnaire* de la Ville sainte importé en Arménie figuraient, en effet, dix-neuf péripopes, tirées de l’Ancien et du Nouveau Testament, qui servaient d’introduction à la catéchèse que Cyrille de Jérusalem prononçait durant le carême, plusieurs fois par semaine, pour l’instruction des catéchumènes qui allaient être baptisés à Pâques. Ce sont ces lectures qui n’avaient pas d’utilisation en Arménie, puisqu’il n’y avait plus de catéchumène adulte pour les entendre du fait de la généralisation du baptême des petits-enfants, que l’on introduisit dans l’Office des lundis, mardis et jeudis de carême. Elles sont toujours dans votre *Lectionnaire*.

Durant la période quadragésimale, une autre innovation se fait jour dans les sept lectionnaires qui renvoient au VIII<sup>e</sup> siècle. Les dimanches, qui jusque-là n’avaient pas de lectures propres — on lisait sans doute des textes de l’Ancien et du Nouveau Testament annonçant et évoquant la Résurrection —, en sont désormais pourvus. Et c’est là qu’apparaît ce qui sera désormais la norme dans le *Lectionnaire* de l’Eglise arménienne : la liturgie eucharistique comprendra trois lectures : une de l’Ancien Testament, une de l’Apôtre, et une de l’Evangile, conformément à l’usage dont fait état au II<sup>e</sup> siècle saint Justin dans son *Apologie en faveur des chrétiens* (I, 67). Pour la liturgie eucharistique de ces six premiers dimanches de carême, l’Eglise arménienne a élaboré un système qui lui est propre ; les lectures choisies (*Isaïe, lettres de Paul, Matthieu et Luc*) ne se retrouvent, en effet, dans aucun autre lectionnaire grec, mais huit de ces dix-huit lectures sont au programme du *Lectionnaire* géorgien de la même période quadragésimale. Il y a là une ressemblance liturgique tardive, semble-t-il, et que nous ne savons pas expliquer, puisque les deux Eglises étaient séparées depuis les années 608-609.

Avant d’en finir avec cette étape du VIII<sup>e</sup> siècle, en énumérant quelques modifications apportées aux commémorations des saints et à leur lectionnaire, il faut noter, sans le regretter nous le verrons, le caractère disparate du *Lectionnaire* durant la période du carême. Trois systèmes de lectures d’origine différente s’y chevauchent en effet et donnent l’impression de dispersion : celui des mercredis et

vendredis qui ne fait appel qu'à des livres de l'Ancien Testament (*Exode, Deutéronome, Job, Isaïe, Jérémie, Joël, Zacharie*), celui des lundis, mardis et jeudis (anciennes péricopes baptismales de l'Ancien et du Nouveau Testament qui introduisaient les catéchèses de Cyrille de Jérusalem), et celui des dimanches qui emprunte ses péricopes aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament (*Isaïe, Lettres de Paul, Evangiles de Matthieu et de Luc*). Pareille diversité, dont est responsable le développement successif de l'année liturgique arménienne à travers les siècles, n'est pas cependant sans avantages : la richesse de la Parole de Dieu est manifestée par le recours à de nombreux livres bibliques, en particulier ceux des Prophètes dont les exhortations invitent les fidèles à la conversion intérieure à la suite du Christ. De même, l'un des objectifs du carême, préparation à la fête de Pâques, passage de la mort à la vie que réalise notre baptême, est mis en lumière par la lecture des dix-neuf péricopes baptismales héritées de la Jérusalem du IV<sup>e</sup> siècle.

Nos sept lectionnaires manifestent une dernière innovation, mais non la moins importante. Par deux nouvelles fêtes le *Lectionnaire* de l'Eglise arménienne va acquérir, en effet, une couleur spécifiquement arménienne : une mémoire de Grégoire l'Illuminateur célébrée le samedi précédant le sixième dimanche de carême et une célébration de *Vardavar'* font leur entrée dans le calendrier. Il y avait certainement, bien avant le VIII<sup>e</sup> siècle, des commémoraisons de saints d'origine arménienne ou de personnages regardés comme saints. On le constate, par exemple, dans les informations que livrent l'*Agathange*, l'*Histoire* de Łazar Parpec'i et celle attribuée à Fauste de Byzance : ces œuvres signalent, en effet, qu'une commémoraison annuelle du catholicos Sahak I<sup>er</sup> et d'At'anaginēs se déroulait à Aštišat ; une autre, du roi Trdat, de Vrtanēs, Yusik et de Grigoris, fils et petits-fils de Gégoire l'Illuminateur à T'ordan, etc ... Mais ces commémoraisons étaient des célébrations locales qui n'apparaîtront dans les livres liturgiques qu'à partir du XII<sup>e</sup> siècle, nous le verrons. Par contre, Grégoire l'Illuminateur est le premier et le seul saint arménien à figurer dans les lectionnaires qui reflètent la situation liturgique du VIII<sup>e</sup> siècle. La rubrique qui introduit sa fête se présente sous deux rédactions, selon les manuscrits : soit simplement *saint Grégoire l'Illuminateur*, soit *La Sortie de la fosse de saint Grégoire l'Illuminateur*. Et, dans ces sept manuscrits anciens, les lectures bibliques de la célébration répondent à ces deux présentations : elles exaltent soit le Pasteur de son peuple, soit le Martyr extrait de la fosse ; c'est ce dernier thème qui est repris dans les livres liturgiques actuels, mais avec des lectures différentes.

La fête de *Vardavar'*, christianisation de la fête païenne d'Aphrodite, est de couleur arménienne principalement en raison de son nom chargé du rappel des roses (*vard*) qu'on offrait en ce jour à la déesse de l'amour ; les lectures de la fête rappellent toutes, en effet, sauf une, l'événement de la Transfiguration du Christ que les Eglises d'Orient commencèrent à célébrer dès le V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle. Mais alors que dans tous les calendriers chrétiens la fête se trouve à une date fixe, le six août, dans la liturgie arménienne elle est placée à une date mobile, le sixième dimanche après la Pentecôte, survivance vraisemblablement du calendrier mobile auquel mit fin, en 1085, celui d'Yovhannēs Sarkawag. Pour les Offices de ce jour, un luxe de lectures bibliques est prévu dont l'une d'entre elles, tirée de l'*Ecclésiaste* (11, 9-12, 7), met en garde contre d'éventuels dérèglements que la christianisation de la fête païenne originale n'avait sans doute pu abolir entièrement.

Les manuscrits qui renvoient à la situation liturgique du VIII<sup>e</sup> siècle attestent donc qu'une grande transformation du *Lectionnaire* s'est opérée en ces années ou antérieurement. Le catholicos Yovhannēs Anjewac'i, dont l'œuvre rénovatrice en son Eglise s'est manifestée en d'autres domaines (théologique et canonique), n'est probablement pas étranger à ce développement apporté au *Lectionnaire* de son Eglise. Peut-être fut-il aidé dans son entreprise par Grigoris Aršaruni, dont le *Commentaire du Lectionnaire*, le premier écrit de ce type dans toute la littérature religieuse, manifeste le désir que l'on avait de comprendre les textes sacrés entendus au début de la liturgie. Et s'il est parfois difficile de suivre les explications qu'en donne Grigoris, ce dernier retrouve aussi les accents d'une interprétation spirituelle plus ancienne et toujours actuelle, comme on le voit pour les lectures de *Job* qui évoquent pour lui, comme pour plusieurs Pères de l'Eglise, « les souffrances du Christ en sa Passion, sa puissance, et l'accomplissement total par sa patience de toutes les volontés du Père ».

### III - A PARTIR DU XII<sup>e</sup> SIECLE

Le XII<sup>e</sup> siècle, dernière partie de notre parcours, constitue une étape très novatrice dans la tradition manuscrite du *Lectionnaire*. Le saut quantitatif considérable que l'on constate dans les trois cent quarante manuscrits copiés à partir de cette date doit être envisagé cependant comme l'aboutissement d'un processus de développement dont des écrits arméniens antérieurs, du IX<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants, se font l'écho. En voici quelques manifestations.

À la fin du IX<sup>e</sup> siècle, le supérieur du couvent Atomeanc' des environs de Van, dénommé Gagik, aurait élaboré, d'après l'historien Step'anos Asohik (935 ?- 1015 ?), un *tonac'oyc'*, c'est-à-dire un recueil faisant office à la fois de calendrier des fêtes et d'index des lectures pour leur célébration ; mais il n'existe pas de témoin direct ou indirect de ce livre pour que l'on puisse juger de ses relations avec le *Lectionnaire* actuel. Autre information, mais plus positive : un prêtre arménien, au nom de Yovsep, qui vivait dans la capitale de l'empire byzantin à la fin du Xe siècle, traduisit, à l'intention de l'Eglise arménienne, précise-t-il dans un colophon qui est conservé, un ménologe grec qui occasionna l'entrée dans le calendrier arménien de nombreux saints commémorés à Constantinople ; il fallait donc des lectures bibliques pour leur célébration. Enfin, le célèbre homélaire de Muš que Salomon de Mak'enoc' entreprit de rédiger au VIII<sup>e</sup> siècle, mais dont le plus ancien manuscrit connu, le Paris 110 de la Bibliothèque Nationale, est de 1194, atteste l'existence, parmi les mémoires anciennes reçues de Jérusalem, d'une fête de « saint Sarkis le général, de son fils Martyros et d'autres saints » certainement antérieure à 1194 ; là encore, il fallait donc des péricopes pour cette commémoration. Mais pour toutes ces innovations, nous ignorons quels étaient alors les textes bibliques qui étaient proclamés dans la liturgie.

Un autre facteur est à prendre en considération dans l'évolution du *Lectionnaire* de l'Eglise arménienne entre le VIII<sup>e</sup> siècle et le XII<sup>e</sup>. Les rites des Eglises grecques, qui ont tant inspiré et influencé le rite arménien, ne pouvaient être ignorés des communautés arméniennes, surtout en Cappadoce et en Cilicie où, à partir du X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle, elles étaient au voisinage et au contact de leurs usages liturgiques. Or, au IX<sup>e</sup> siècle, un développement important fut apporté au *Lectionnaire* byzantin : un système complet de lectures pour les célébrations quotidiennes avait été instauré, comme l'atteste le codex grec *Macedonianus* de cette époque. On peut donc supposer que la liturgie de l'Eglise arménienne ne resta pas à l'écart de ce mouvement ; mais nous n'en avons aucune preuve, si ce n'est l'énorme croissance que manifestent par rapport aux manuscrits antérieurs du *Lectionnaire* ceux qui furent copiés à partir du XII<sup>e</sup> siècle.

Dans ces témoins, en effet, le calendrier de l'année liturgique s'enrichit de la mémoire des saints de l'historiographie arménienne : le catholicos Sahak I<sup>er</sup>, Mesrop Maštoc', les vierges Hripsimé, Gaïané, et leurs compagnes Nouné et Manea, les fils et petits-fils de Grégoire l'Illuminateur, Šušannik, etc ..., ou bien des personnages qui jouèrent un rôle dans l'histoire arménienne : Trdat et son épouse Ašxen, les Léontiens, les Vardanank', Vahan Goł'n, etc ... ou encore des événements relatifs à l'histoire de l'Eglise arménienne : la Découverte des restes de Grégoire l'Illuminateur, la Croix de Varag, etc ... Pour ces diverses commémorations, des péricopes bibliques sont prescrites, choisies selon la même méthode que dans les autres Eglises : évoquer le saint, le personnage ou l'événement par des textes bibliques adaptés. Par exemple, pour la mémoire du roi Trdat, le 21/29 novembre, à l'entrée du *patarag*, le Psaume 44, 15 (*des vierges sont amenées au roi*) rappelle les événements relatifs au martyre de Hripsimé et de Gaïané ; puis la lecture de *Sagesse* 6, les devoirs du roi qui détient de Dieu son pouvoir, tandis que le guérison en *Luc* 11, 14-28 du sourd-muet par l'expulsion du démon qui l'habitait évoque celle de Trdat par Grégoire l'Illuminateur.

L'influence du monde grec environnant joua aussi un rôle certain dans cet accroissement du *Lectionnaire*. On y voit ainsi apparaître les mémoires des prophètes de l'Ancien Testament, des conciles de Nicée et d'Ephèse, des soixante-douze disciples du Seigneur appelés apôtres, avec des rubriques introductives et parfois aussi des lectures bibliques que l'on retrouve identiquement dans le rite byzantin. Par contre, l'influence des calendriers et des lectionnaires syriaques est inexistante dans ces manuscrits du XII<sup>e</sup> siècle. Le seul lien avec les églises de Perse, de langue syriaque, résonne plutôt

comme un rejet : la commémoration des arméniens, martyrisés par les Perses, au V<sup>e</sup> siècle et aux siècles suivants.

À qui faut-il attribuer la présence dans le *Lectionnaire* de ces nouveaux et nombreux apports de célébrations et de lectures bibliques dont témoignent les manuscrits copiés à partir du XII<sup>e</sup> siècle ? Deux colophons d'un manuscrit du XIII<sup>e</sup>, de même que la tradition arménienne postérieure placent ces transformations sous le patronage de Grigor Vkasasōr, catholicos de 1065 à 1069. Ce dernier aurait ajouté quarante-six fêtes au *Lectionnaire* et son disciple Kirakos une trentaine. Il est impossible de se fier entièrement à ces deux colophons ; ils attribuent en effet à Grigor Vkasasōr la paternité de l'insertion dans le *Lectionnaire* des grandes fêtes de la Vierge et de la Croix qui existaient bien avant le XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle. L'intervention du catholicos Nersès Šnorhali (1102-1173) est au contraire indéniable, en ce domaine des péripeties bibliques comme en celui de l'hymnographie liturgique ; son nom est effet donné, en de nombreux manuscrits du XIII<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants, en exergue des lectures des deux jours qui suivent Vardavaf, de celles de l'octave de la Pentecôte, et des deux jours après la fête de l'Assomption, le 15 août.

C'est de la même époque, le XIII<sup>e</sup> siècle, que datent les premiers manuscrits du *yaysmawurk'* (*martyrologe*) dont de nombreuses fêtes, de tous horizons ecclésiaux, passent dans le *Lectionnaire*. Autre apparition en ces années, à l'imitation elle aussi de ce que pratiquent les Eglises environnantes, l'insertion de jours de jeûnes qui vont marquer profondément, et jusqu'à maintenant, l'année liturgique arménienne et sa célébration : jeûnes précédant les fêtes d'Elie, de la Transfiguration, de la fête de la Vierge en août, de la Sainte Croix en septembre, d'*Yisnak* (*Avent*) en décembre, et de l'Épiphanie en janvier. Enfin, un dernier accroissement apparaît dans les *Lectionnaires* copiés au XIV<sup>e</sup> siècle ; mais, comme nous l'avons dit en commençant, il est sûrement antérieur à cette date : une liturgie dominicale, avec ses lectures, est désormais prévue pour tous les dimanches de l'année, et ceux-ci commencent aussi à être groupés en périodes : dimanches de Vardavaf, de l'Assomption, de la Croix, de l'Avent. À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, années où apparaît la dernière recension du *yaysmawurk'*, celle de Grigor Cerenc', dont le *Lectionnaire* épouse l'organisation, le déroulement de l'année liturgique — fêtes du Seigneur et des saints, dimanches, jeûnes, jours non festifs — est fixé dans ses grandes lignes ; il ne connaîtra plus, par la suite, que de légers ajouts festifs. Le catholicos Siméon de Erévan publiera, en 1775, la première édition du calendrier de l'année liturgique arménienne ; mais déjà, en 1686, le Père T'adeos Hamazaspean de Erévan avait imprimé à Venise, dans l'atelier de Gaspar Šehrimanean, l'édition princeps du *čašoc'* — *Lectionnaire*.

Trois étapes majeures se détachent nettement dans l'élaboration du *Lectionnaire* de l'Eglise arménienne : celle de la traduction, au début du V<sup>e</sup> siècle, d'un document grec de Jérusalem ; puis celle d'un premier développement perceptible dans les manuscrits qui renvoient au VIII<sup>e</sup> siècle où apparaissent les premières caractéristiques d'une liturgie quadragésimale, dominicale et festive, spécifiquement arménienne ; enfin, celle du XII<sup>e</sup> siècle caractérisée par une ouverture massive à la célébration des saints.

Au cours de ces transformations apportées au *Lectionnaire* reçu de Jérusalem, tant dans le domaine de la liturgie dominicale que dans celui de la liturgie des fêtes, il faut souligner que l'Eglise arménienne a toujours tenu à présenter, par la succession des péripeties bibliques lues généralement en lecture continue, une vision globale de l'économie du salut conformément à la recommandation de saint Justin au II<sup>e</sup> siècle : on lit, à la suite, les écrits des prophètes, des apôtres et l'évangile. Le dessein divin du salut de l'humanité, qui se développe dès le livre de la *Genèse* et à travers les livres suivants jusqu'au Christ et à l'Eglise, est ainsi signifié par cet enchaînement des lectures tirées des livres de l'Ancien puis du Nouveau Testament. C'est à partir, en effet, de ce qui est écrit dans la Loi de Moïse et les Prophètes que Jésus montra aux disciples d'Emmaüs qu'il fallait que le Christ souffrit pour entrer dans la gloire (*Luc* 24, 26-27 et 44-47). La célébration du *patarag*, qui perpétue pour nous, jusqu'à ce qu'il revienne, la mort et la résurrection du Christ, est ainsi le terme et l'accomplissement de toute l'histoire du salut entendue dans les lectures.

Enfin, et je terminerai par là, il n'y a pas, dans la célébration liturgique, de lectures proclamées sans des auditeurs pour les écouter. Comment, dès le VIII<sup>e</sup> siècle, les fidèles arméniens furent-ils invités à les comprendre ? Commentant le passage du chapitre II de la *Genèse*, la création de la femme, qui était lu, et l'est toujours, lors de la solennelle vigile nocturne de l'Épiphanie et de Pâques, Grigoris Aršaruni écrit : « Comme Adam avait enfanté les fils des hommes par son côté qui fut édifié

en femme, de même le Sauveur fit couler une source de son côté afin de nous enfanter par lui-même de l'eau et de l'Esprit et de nous nourrir par lui-même de sa chair et de son sang. » Avec cette exégèse Grigoris illustre merveilleusement ce qu'enseignait l'apôtre Paul : « Tout ce qui a été écrit jadis l'a été pour notre instruction, afin que, par la persévérance et la consolation apportées par les Ecritures, nous possédions l'espérance » (*Romains* 15, 4).